

FORFAIT POUR LA DOUBLETTE

— Forfait pour la doublette, putain, Jeannot, t'exagères, après quarante ans d'amitié sans faille, me faire ça à moi !

— Ca va, Dédé, y a pas mort d'homme, je te dis que je peux pas, j'aurais bien voulu, avec plaisir même, mais là, non, vraiment, je peux pas, j'suis désolé, une autre fois.

— Mais le championnat de pétanque des retraités des cheminots du Val-de-Marne c'est tous les deux ans, tu le sais bien, et avec mes rhumatismes et tout le reste, je serais plus mort que vif dans deux foutues années. En plus tu sais très bien que je me suis investi à fond dans la pétanque depuis la mort de Denise : c'est tout ce qui me reste.

— Allez mon Dédé, reprends-toi : tant pis pour la doublette, mais il te reste encore les épreuves individuelles, tu t'es entraîné à tirer ? C'est ton point faible et si y a ce trou du cul de Philibert qui fait des carreaux à tire-larigot, t'as plutôt intérêt à être au point sinon il va te laminer.

— Je comptais sur toi, Jeannot : on faisait une belle équipe tous les deux : « Jeannot et Dédé : les intouchables de la doublette », ah, c'était le bon vieux temps, mais on dirait que c'est du passé maintenant, dit-il en balayant de son regard nostalgique les trophées qui s'étaient pompeusement sur la fausse cheminée et le dessus du buffet vermoulu. Bon, je vais raccrocher, je dois aller m'acheter des boules : les miennes sont super mais elles sont pas homologuées par la fédération.

— Bonne chance Dédé et tiens-moi au courant de tes performances.

Plusieurs minutes après qu'il ait raccroché, Dédé gardait toujours ce rictus de douleur et de lassitude qui le défigurait ; il se rendit compte que tous les gens qu'il croisait le regardaient d'un air méfiant, voire franchement effrayé.

— Maman, t'as vu le gros monsieur, il a l'air très méchant : tu crois qu'il fait du mal aux enfants ? dit une gamine de quatre ans à sa mère en croisant Dédé sur le parking du Leclerc où il se rendait afin de se ravitailler en boules homologuées — et aussi, il faut être honnête, en pastis et saucisson —, qui fit mine de ne rien avoir entendu.

Aller dans un hypermarché Leclerc, un samedi vers dix-sept heures, en pleine canicule, relève de l'inconscience ou du masochisme, surtout quand on se sent abandonné par le seul ami qui vous reste — les autres étant décédés ou fâchés à cause de sordides histoires de tondeuse abîmées, d'argent dû pour une commande de bouteilles de pastis et de cartouches de Marlboro jamais livrées lors de vacances en Andorre il y a quinze ans, ou pire, une

suspicion d'anti-jeu pendant une triplette après un repas un peu trop arrosé. Bref, à peine entré dans l'antre de la consommation de masse, Dédé sentit des perles de sueur se former sur ses tempes et couler le long de ses joues et de son cou : habitué à fréquenter les petits commerçants de son quartier, il n'avait plus mis les pieds dans une grande surface depuis la mort de sa femme, Denise, sept ans auparavant. Les boîtes d'allumettes dansaient devant ses yeux, comme si le moindre de ses gestes allait faire jaillir l'étincelle qui détruirait le magasin, le transformant en un pitoyable tas de cendres froides ; les pots de confitures à la cerise, à la fraise, aux fruits rouges sortaient sans raison de leurs rayons et venaient s'entrechoquer devant ses yeux, dans un combat sans merci, répandant leur contenu rougeâtre sur le sol, sur les sandales des enfants, sur son short et ses espadrilles ; pour quelque raison inconnue, les peignes, les cure-dents et les brosses à dents semblaient lui en vouloir personnellement et l'attaquaient par rafales ; il se défendit comme il put, se contentant d'essayer de protéger son visage avec ses bras.

« Les boules de pétanque, les boules de pétanque, les boules de pétanque, les boules de pétanque » : il s'aperçut qu'il parlait à voix haute, attirant les regards des pères de famille à la recherche du meilleur charbon de bois pour le barbecue, des mères de famille désespérant de ne pas trouver un écran total supérieur à l'indice vingt et des enfants braillant qui pour un agenda Tokyo Hotel, qui pour des malabars, qui pour un nouveau maillot de bain super tendance. Maintenant, la sueur lui coulait dans le dos et sur le nombril, son front était trempé comme s'il avait traversé une averse ; ces gens l'indisposaient, leurs regards, leurs odeurs, leurs chairs trop blanche ou trop bronzée sortant de leur débardeur, de leur short, tous ces bras, ces jambes, ces nez, ces bouches, ces yeux. Les gens le dégoûtaient, il se dégoûtait lui-même, il voulait acheter ces boules homologuées et partir vite, « vite, vite, vite, rentrer à la maison, les boules homologuées ».

— Vous avez un problème monsieur ? lui demanda un homme lui ressemblant, la soixantaine fatiguée, le crâne dégarni, un surpoids d'une vingtaine de kilos et une certaine absence au monde se lisant dans le regard.

— Moi, un problème ? Non, j'ai pas de problème, j'ai jamais eu de problème, jamais, j'ai toujours fait face.

Le double de Dédé se força à esquisser un semblant de sourire avant de reprendre son trajet dans les allées du magasin vers le rayon des aliments pour chiens et chats, mais Dédé n'y répondit pas — même s'il avait voulu, il n'aurait pas pu.

Il trouva presque par hasard le rayon des boules de pétanque qui était aussi celui des raquettes de badminton, des balles de tennis, des jeux de fléchettes et des casques de cyclistes. Pas de boules homologuées, seulement des boules en mauvais métal pour occuper les campeurs ou pire des boules en plastiques multicolores pour que les enfants puissent imiter leurs aînés en s'initiant aux joies de la pétanque, activité de plein air saine et conviviale.

Les minutes qui suivirent la découverte de la triste réalité — non, il n'y avait pas de boules homologuées dans cet hyper — furent gênantes pour notre homme qui perdit une grande part de sa dignité pourtant largement inentamée pendant ses soixante-trois premières années de vie. Il interpella des pauvres clients qui n'avaient que le tort de passer par-là pour aller au rayon camembert : « Y a pas de boules homologuées, hein, vous êtes témoin, madame, hein, vous êtes témoin ». La folie le gagna, il sortit les boules multicolores de leur étui transparent et se mit en bout d'allée. Se croyant dans un bowling humain, Dédé se servit des boules en plastiques pour décaniller des enfants à jamais traumatisés et rongés par le doute — avaient-ils été pris pour un cochonnet ou pour une quille ? Il fut rapidement maîtrisé, c'est-à-dire, dans le jargon des agents de sécurité, roué de coups de pieds, de poings, ceinturé et menotté après avoir blessé trois gniards, deux vieux et une femme enceinte.

De retour dans son petit pavillon sentant le moisi, la solitude, l'ennui et les désillusions accumulées au fil des ans — et ce, sans la moindre boule de pétanque homologuée, ni la moindre rondelle de saucisson et pas l'ombre d'une bouteille de pastis, mais une convocation au commissariat et plusieurs promesses de plaintes contre lui —, Dédé fut pris d'une colère immense, d'un ressentiment extraordinaire. Lui qui avait toujours été un homme calme, d'humeur égale, un bon époux, un père de famille strict mais juste, il commit alors l'impensable, l'impardonnable, l'incompréhensible.

Avec des gestes lents, au ralenti, il se saisit des deux paniers en osier utilisés jadis pour la cueillette des champignons avec sa femme, y déposa toutes les boules de pétanque qu'il trouva dans le garage y compris les rouillées, puis il se fabriqua une tenue de combat : casquette « Ricard » — jaune forcément —, bottes kaki taille 46 — les mêmes qu'ils mettaient pour aller aux champignons avec Denise et les paniers —, tee-shirt « Tour de France 1988 », doudoune argentée sans manche agrémentée d'une centaine de pin's ayant pour thème le fromage — il les avait collectionnés avec amour et recherchés frénétiquement pendant les années où c'était la mode, dépensant sans compter sa paye de cheminot pour acquérir tous ceux de « La Vache qui rit » dans un meeting international du Pin's en 1992 au

grand dam de Denise qui voulait s'acheter une nouvelle toile cirée. Le film passa à vitesse normale, puis légèrement accélérée quand il s'attaqua à la machine : une catapulte à boules de pétanque qui se devait d'être maniable et surtout efficace pour le massacre qu'il avait planifié ces trois dernières minutes. Ses talents de bricoleur autant que les souvenirs des dimanches après-midi passés à regarder « Mac Gyver » avec ses enfants furent convoqués afin de mettre au point une véritable arme de guerre à taille humaine : à l'aide d'un étui à boules de pétanques, de ficelles, de ressorts et d'élastiques très résistants, il fabriqua un bazooka à boules non homologuées mais d'une efficacité redoutable — c'est du moins ce qu'il conclut lorsqu'il tua du premier coup et d'une seule boule une des poules de sa basse-cour. « Alors ma poulette, on fait moins la maligne maintenant », beugla-t-il en jubilant. Il faut bien avouer au lecteur incrédule — mais néanmoins attentif et bienveillant — qu'il y eut un deuxième animal à son tableau de chasse, et qui plus est une proie facile puisqu'il s'agissait de Jean-Pierre, le chien à trois pattes de l'ex-femme du commissaire de police — heureusement absente à l'heure du crime, sans quoi le déroulement des événements eût pu s'en trouver très nettement modifié. Il le toucha du premier coup, le pauvre chien ne faisant rien pour esquiver la boule de pétanque (il semblait même n'attendre que ça, ou du moins un événement du même genre et qui aurait le même effet). Il admira quelques secondes le résultat de ses œuvres qui prit la forme d'une boule de poils roux, de sang et de chairs éclatées et partit d'un rire démoniaque : « Ah, ah ! Elle est terrible, cette machine ! ».

Il continua son périple morbide de tueur fou, tel un Patrick Bateman de Nogent-sur-Marne, mais en plus vieux, plus moche et plus pauvre. La vieille infirmière maquillée à la truelle qui faisait la sieste dans son hamac sur la terrasse eut à peine le temps d'ouvrir les yeux entre la première boule, qui lui défonça le nez tel un boulet de canon dans un château de carte, et la seconde qui lui péta le tibia avec une détermination telle qu'on eut pu se demander si le tibia n'avait pas commis quelques actes odieux envers cette boule de pétanque dans un passé plus ou moins lointain. L'adolescent qui avait réussi à s'endormir en écoutant de la tectonik sur son MP3 sur le canapé du salon du pavillon, n'en revenant toujours pas de la chance qu'il avait d'avoir eu son bac du premier coup sans avoir révisé ni rien fait de toute l'année, remis en doute l'existence de sa bonne étoile, de son ange gardien et autres billevesées lorsque Dédé lui eut administré sa troisième boule en pleine face. « Quelle sale gueule il a ce morveux, j'sais pas pourquoi mais j'aime pas sa face. Il va être obligé d'en changer maintenant ». Il grimpa ensuite dans l'échelle de l'abomination, s'en prenant à une famille entière qui allait passer à table avant que ne commence Intervilles.

« Alors la famille idéale, on s'apprête à bouffer en regardant « Plus belle la vie », vous allez voir si elle est plus belle la vie », fut sa seule sommation avant de viser la tête. Toujours viser la tête : c'est ce qu'on dit dans les films de zombie et dans la police britannique. La tête donc du père qui bizarrement résista plutôt bien à la première boule, mais il est vrai qu'elle était d'un calibre moindre, à la deuxième, par contre, sa tête ou ce qu'il en restait s'affaissa assez minablement il faut bien l'avouer dans son assiette de gaspacho — même s'il est de bon ton d'être toujours du côté des victimes. On aimerait bien dire que la mère, dans un ultime réflexe maternel, réflexe élaboré depuis la nuit des temps, tenta de protéger son enfant, quitte à faire barrage de son corps et à sentir une rafale de boules de pétanque lui trouer le corps, mais il n'en fut rien. L'homme étant ce qu'il est, et la femme aussi par la même occasion, pas de jaloux, elle se précipita dans la salle de bain et s'enferma à clé, laissant le nourrisson sur la table au milieu d'un flot rouge de tomate et de sang de son père. Ce qui énerva Dédé c'est qu'elle eut le culot de geindre : « Laissez-moi, pitié, je suis mère de famille et j'attends un autre enfant ». En réalité, le test qu'elle avait fait la veille s'était révélé négatif, mais il aurait pu être positif et puis ces tests sont pas fiables, c'est bien connu. Dédé regarda le nourrisson avec un regard où se mêlait la tristesse et la tendresse. « Tu me remercieras un jour gamin », pensa-t-il en réarmant son « bazookaboules » et en se dirigeant vers la salle de bain. D'un coup de pied, il ouvrit la porte — c'est fou comme il retrouvait les capacités physiques de ses vingt ans depuis le début de sa petite expédition —, il la gratifia d'un « mère indigne » avant de la traquer jusque sous le lavabo et de lui bombarder le ventre et les genoux.

Avant de partir, il prit le nourrisson dans ses bras, l'embrassa sur le front et le déposa délicatement sur le canapé, puis il prit la plus grosse cuisse de poulet dans le plat et la mangea avec avidité en traversant le jardin de sa prochaine victime. Des témoins jurent l'avoir entendu crier : « On va voir si elles sont pas homologuées mes boules ».

On peut s'étonner — à juste titre, le lecteur a toujours raison — de ce que personne n'ait donné l'alerte avant 21h23, soit juste avant le jeu de Rosa la vachette, mais c'est sans compter que nous nous situons dans une zone pavillonnaire en pleine période de vacances, donc au trois-quarts vide, et que notre tueur agit avec une arme digne des meilleurs silencieux utilisés par la mafia. En effet, le bruit des boules de pétanque contre la moquette, les meubles ou les murs ressemble ni plus ni moins à celui d'un plat en inox de poulet froid que la maîtresse de maison distraite lâcherait quand sonnerait le téléphone en se rappelant soudain que sa belle-mère devait appeler à 19h30.

A 22h30, entre la fin d'Intervilles et le tirage du Kéno, le quartier était bouclé, le plan Epervier déclenché, des chats, des chiens, des écureuils gisaient ça et là, entre les maisons dévastées par la rage meurtrière d'un joueur de pétanque en déroute. Celui-ci, l'air hagard, déambulait dans les jardins des pavillons, passant de l'un à l'autre comme si tous lui appartenaient, devant le regard médusé des voisins les plus téméraires qui, bravant les ordres de la police n'avaient pas fermé leurs volets et observaient le forcené à travers leurs fenêtres.

A 23h10, peu après le début de la quatrième rediffusion d'un épisode de « Louis la brocante », le préfet était sur les lieux, hésitant à ordonner aux hommes du G.I.G.N. déjà cachés dans les haies, derrière les cages à lapin et dans les cabanes en bois des gosses. Puis Jeannot arriva, serra la main du préfet avant de s'entendre dire d'un ton plein de solennité et de désespoir : « Vous êtes notre dernière chance, il ne veut pas se rendre, il est en boucle avec cette histoire de boules non homologuées et de forfait à la doublette, j'y comprends rien, vous il vous écouterait peut-être ». Se saisissant d'un mégaphone, il tenta d'entamer le dialogue avec son vieux compère sur la jante.

— Dédé, fais pas le con, c'est Jeannot, arrêtes tes conneries maintenant, s'il te plaît Dédé, t'en as assez fait pour aujourd'hui. Pose ton engin, calme-toi et sors de la maison les mains en l'air, on te fera aucun mal.

— Jeannot pourquoi tu parles comme dans « Derrick » ? C'est les flics, c'est ça, c'est eux qui te disent ce que tu dois dire ?

— Le championnat a été annulé à cause de nouvelles normes européennes sur la dangerosité des boules, faut un terrain isolé et grillagé, bref, t'as rien loupé et si tu sors gentiment on peut aller s'entraîner tout de suite pour celui de l'année prochaine.

— Bon, j'arrive alors. Puis j'ai mal au bras à force de tirer.

Six mois plus tard, Jeannot, rongé par la culpabilité, s'astreint à jouer à la pétanque tous les soirs pendant deux heures avec Dédé, lequel a encore trois mille heures de travaux d'intérêt général à réaliser pour le bien-être des habitants du quartier qu'il a traumatisés à vie par une chaude fin d'après-midi de juillet. Il a réussi à vendre son bazookaboule à l'armée chinoise et s'est ainsi constitué un petit pécule qu'il compte utiliser pour s'établir à son compte en Bolivie en tant que fabricant de boule de pétanque homologuée — il y aurait une forte demande dans la région et tout le marché sud-américain à conquérir. Il a également un projet de livre autobiographique avec un éditeur spécialisé en tout et n'importe quoi. Jean-Pierre le chien s'est miraculeusement remis de ses blessures et malgré sa patte en moins il

passé son temps à creuser les jardins des voisins pour y trouver des os ou à se frotter contre les jambes du facteur. On ne peut pas en dire autant de l'infirmière, de l'adolescent, du couple, tous atrocement mutilés et ayant perdu l'usage de la parole, l'usage de l'ouïe, une jambe, un rein, la mémoire à court terme. Finalement Madame « Famille parfaite » était bien enceinte : après avoir fait une fausse couche, elle hésite encore entre les différents prénoms des personnages masculins de « Plus belle la vie » pour son bout de fœtus pas frais.